

Dix étapes

Elodie Baillet

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier. L'écriture semblait vouloir imiter les lettres d'imprimerie, mais devenait plus manuscrite de ligne en ligne, faisant lentement apparaître la personnalité de la personne qui l'avait écrite. Quelqu'un de pressé, d'agité. Elle empirait, comme si on avait chronométré l'écriture de cette lettre et que son auteur avait eu peur de ne jamais pouvoir la finir.

Elle n'était pas signée. Il n'y aurait pas eu de jeu autrement. Mais la partie était finie avant d'avoir commencé. Je reconnus l'écriture de celui qui l'avait envoyée. J'en aurais probablement été incapable si, au début de cette semaine, je n'avais pas reçu une autre lettre. Ou plutôt, si on ne m'avait pas appelée pour que je vienne en lire une. L'appel venait des parents de mon meilleur ami. J'avais dû entrer dans sa chambre, regarder ses affaires et remarquer que rien n'avait changé depuis la dernière fois que j'étais venue, puis prendre cette lettre et la lire. Le regard de ses parents ne m'avait pas quittée et je dus leur dire que la lettre ne contenait aucune réponse. Sa mère se mit à pleurer, son père tenta de la consoler et je partis.

L'appellation meilleur ami n'était peut-être pas bonne. Si elle l'avait été, j'aurais pu voir les choses venir. C'était vrai que la vie nous avait éloigné l'un de l'autre, différentes études, différentes villes, nouveaux amis, nouveaux passe-temps. Mais pas au point de ne pas savoir que la personne qui avait fait partie à la quasi-totalité de ma vie voulait mettre fin à la sienne.

J'ai passé la semaine suivant l'annonce au lit. Je ne suis sortie que pour l'enterrement et pour lire cette fichue pseudo-lettre d'excuse slash explication qui n'avait aucun sens. *Vie pour moi. Vas te faire foutre, t'avais qu'à vivre pour toi-même.*

Et maintenant, une seconde lettre. Une lettre qu'il n'a même pas été fichu de rendre réellement anonyme. Il avait toujours aimé les jeux et les mises en scène. Pas au point

de simuler sa mort, mais peut-être au point de pouvoir lancer un grand jeu de quête stupide depuis sa propre tombe.

Étape 1 : Hurler au milieu de la place de l'hôtel de ville.

Étape 2 : Danser sous la pluie.

Étape 3 : Embrasser un inconnu.

Étape 4 : Poser un lapin à cet inconnu.

Étape 5 : Voler.

Étape 6 : Se baigner habillée (car tu détestes ça).

Étape 7 : Dire ce que tu penses (pour changer).

Étape 8 : Voyager seule.

Étape 9 : Récupérer un colis au nom de Lucas Henry à la poste du 4^e.

Étape 10 : Troubler un mort.

Ordre à respecter !

Je déchirai cette stupide liste et la jetai à la poubelle. Si cet idiot voulait me donner des ordres, il n'avait qu'à rester en vie.

En faire des confettis et les jeter, j'aurai aimé que ce soit aussi simple de me débarrasser de lui. Mais à chaque seconde, je l'entendais se moquer de moi, dire que, comme toujours, je n'avais aucune audace. *T'oseras jamais*, riait-il avant de soupirer de façon exagérée. Oui, j'avais atteint ce stade où le manque de sommeil et d'une personne vous faisait halluciner sa présence. J'aurais probablement dû me rendre chez un psychiatre, au lieu d'aller chercher les morceaux déchirés de la liste et de les scotcher ensemble.

Comme si l'univers se moquait de moi, il pleuvait. Peut-être qu'être mort vous donnait des super-pouvoirs, comme influencer la météo pour vous moquer des gens qui vous pleurent. Ce serait bien son genre.

Je pris le bus et regardai par la fenêtre sans penser. Puis, je marchai jusqu'au centre de la place de l'hôtel de ville. Là, je m'arrêtai un instant et regardai autour de moi. J'eus l'impression d'être dans un de ces documentaire où on cherche à vous prouver à quel point les gens sont déconnectés les uns des autres de nos jours.

Soudainement, je me rendis compte de ce que j'étais venue faire et mes joues rougirent. On aurait dit que tout le monde savait exactement ce que je m'apprêtais à

faire. Mais peut-être me regardaient-ils seulement parce que je restais immobile au centre de la place sans parapluie.

Je fermai les yeux et pris une profonde inspiration. J'essayai de faire le silence, de faire taire tout autre son que celui de la pluie. J'avais envie de vivre les étapes de façon religieuse, comme un hommage à l'abruti qui m'avait abandonnée. Je frissonnai. J'étais trempée. Je hurlai.

Mes yeux s'étaient fermés d'eux-mêmes alors que le cri rappait l'intérieur de ma gorge. Je hurlai de toutes mes forces, comme si j'allais mourir. Plus je criais, plus je voulais crier fort, plus j'avais besoin de faire sortir ce son de mon corps.

Je m'arrêtai lorsque je fus à bout de souffle. Dès que j'eus inspiré, le besoin de hurler s'évanouit. J'ouvris les yeux sur les passants qui me dévisageaient et les refermaient en sentant mes yeux brûler.

Puis j'entendis son rire, alors j'ouvris les yeux et regardai autour de moi à sa recherche, mais il n'était nulle part. Je serrai les mâchoires et décidai qu'humiliée pour humiliée, je pouvais tout aussi bien accomplir le second point de sa stupide liste.

Je me balançai d'un pied sur l'autre, avant de lever mes bras, de bouger mes pieds. J'imaginai une musique dans ma tête alors que je tournoyais sur moi-même. J'entendis le rire d'un groupe de filles et l'incorporai à ma mélodie. J'avais la pluie pour tempo, je créais le reste et que le monde aille au diable s'il voulait appeler l'asile.

Je tournai une dernière fois sur moi-même en observant la place, je détaillai la façade de l'hôtel de ville un instant, avant de foudroyer du regard les passants qui me dévisageaient. Finalement, mes yeux se posèrent sur un homme, assis à la terrasse d'un café, certainement la seule personne assez étrange pour s'asseoir à une terrasse par ce temps. Le parasole le protégeait de l'intempérie alors que son regard passait de moi à la feuille sur laquelle il dessinait. Après quelques minutes, il remarqua que je le fixais.

Son crayon se figea dans les airs et ses yeux s'écarquillèrent dans un léger affolement. Je traversai la distance qui me séparait de lui. *T'oseras jamais*, rit-il. Je me souvins de la troisième étape. « Hum, je... » commença l'homme lorsque je fus sous le parasole, mais je ne lui laissai pas finir. Je me penchai rapidement, trop rapidement pour qu'il ait le temps de réagir, et je l'embrassai. Je le sentis sursauter lorsque mes lèvres

touchèrent les siennes. Il se figea et garda les yeux écarquillés quand je fermai les miens. J'essayai de me concentrer sur la sensation et à quel point c'était différent de ce que j'aurai aimé ressentir. Je chassai cette idée en même temps que je m'écartai de lui.

Il me regardait comme s'il était persuadé que j'étais folle et j'eus presque envie de rire. Je toussotai avant de parler. « Demain, retrouve-moi ici, à la même heure. Aucune excuse. » Je baissai les yeux sur sa feuille, une danseuse de couleur au milieu d'une place sombre et grise. « Joli dessin, » dis-je avant de lui tourner le dos. Il essaya de m'appeler, il me proposa de prendre le dessin mais je fis comme si je ne l'entendais pas. Demain, il viendra retrouver la folle qui danse sous la pluie et embrasse un inconnu, et je ne viendrai jamais.

Alors que je quittai la place et traversai les rues, je me rendis progressivement compte de ce qu'il venait de se passer. Je posai ma main contre mes lèvres alors que mes yeux s'écarquillaient. La réalisation pesa comme un poids de plus en plus lourd à l'intérieur de moi. Si lourd que je fus bientôt clouée sur place. J'inspirai jusqu'à remplir entièrement mes poumons d'air, puis les vidai. Je regardai autour de moi en ayant l'impression que le monde était plus flou, mais peut-être était-ce juste la pluie. Je sentais une centaine de regards me juger même si la rue était déserte, alors je m'enfuis. Retrouvant l'usage de mes jambes, j'entrepris de partir aussi loin que possible de la scène de crime. Non, je n'étais pas dramatique. Je pouvais le voir lever les yeux au ciel à ma réaction. Je pouvais presque sentir son bras se poser par-dessus mes épaules alors qu'il murmurait à mon oreille, *Je suis fier de toi.*

Je voulais juste me débarrasser de lui et de sa présence qui s'éternisait. Alors, je sortis la liste de ma poche, elle était humide mais l'écriture n'avait pas bavée. Des gouttes de pluie l'abimèrent encore plus pendant que je lisais les points suivants de la liste. *Voler.* Comment voulait-il que je vole ?

J'avais tellement marché que je m'étais retrouvée sur l'un des ponts qui traversaient le fleuve. Je regardai l'eau dont la surface était troublée par la pluie, rendant le courant indéterminable. *Étape 6 : Se baigner habillée.* Mais je devais accomplir la cinquième avant.

C'est quoi la différence entre voler et tomber ? – L'atterrissage, abruti. Mais, si on tombait dans l'eau, était-ce réellement un atterrissage ? On ne peut atterrir que sur la terre, non ?

Je posai les mains sur la rembarde du pont et regardai l'eau en contre bas. Je me demandai combien de mètres séparaient le pont du fleuve. J'avais toujours été très mauvaise pour estimer les distances. Pas lui. Je souris à l'idée de remplir deux étapes en même temps. M'appuyant sur mes bras, je passai de l'autre côté de la rembarde, faisant attention à ne pas glisser. Si je glissais, ça ne comptait pas. Je me penchai légèrement en avant, tout en me retenant en arrière à la barrière de fer. « Mademoiselle, qu'est-ce que vous – » Je lâchai prise et sautai, comme un oisillon saute du nid pour s'envoler la première fois. L'eau se rapprocha bien plus vite que je ne l'aurai imaginé.

Un choc. Le froid. Du noir.

Je me réveillai dans une chambre blanche, sous une couverture tellement légère que je ne la sentis pas tout de suite. Mes yeux parcoururent la pièce et je compris rapidement où j'étais.

La suite passa dans un brouillard indistinct fait de parents inquiets – les miens car j'avais sauté d'un pont, ceux de l'abruti d'auteur de la liste parce que j'avais essayé d'imiter leur fils – de médicaments et de rendez-vous chez le psy. Je ne parlai pas de la liste, ne donnai aucune raison pour avoir sauté. Je retournai à la fac, je retournai travailler au bar au coin de ma rue, mettre chaque centime de côté comme je l'avais fait jusqu'ici, mettre toute les chances de mon côté pour finir diplômée. Personne là-bas ne savait ce qu'il s'était passé, tout le monde chez moi faisait comme si de rien n'était.

Deux ans s'écoulèrent. Lorsque l'été revint, je rentrai chez moi avec un diplôme et des parents fiers. Je leur souris poliment. Puis, je leur dis que j'allai partir voyager. Lorsque mon père me l'interdit, je lui souris et lui dis, en le pensant, « Va te faire voir ». Je pris ma valise que je n'avais pas défaite et allai à la gare. Sur le chemin, je passai devant sa maison. « Plus que trois étapes, l'abruti. » Je fis un clin d'œil en direction de la porte de son jardin, il haussa un sourcil d'un air peu impressionné, mais cet éternel sourire en coin vint illuminer son visage.

Je passai deux mois avec la même valise jamais entièrement défaits, des cartes en papiers que je ne cessais d'abimer, à butter sur mes mots en demandant mon chemin aux passants étrangers, à tester de nouveaux plats et une multitude d'alcools dont je ne pouvais pas prononcer le nom. Souvent, je le voyais lever son verre en mon honneur, et je répondais d'un clin d'œil. Je voyageais seule, parce que deux ans s'étaient écoulés sans que cette liste ne quitte mon esprit. Ses lettres à la calligraphie changeante gravées dans ma mémoire comme un tatouage ridicule dont on ne veut pourtant pas se défaire. Je dansais parfois encore sous la pluie, j'embrassais des inconnus rencontrés quelques heures plus tôt, je riais en acceptant des rendez-vous auxquels je n'irais jamais, j'écartais les bras lorsque le vent était fort, pour avoir l'impression de voler, je sautais dans l'eau tout habillée, parce que mes vêtements collés ne me gênaient plus désormais. Et chaque fois, je le défiais du regard alors qu'il souriait en coin.

Puis, je rentrai chez moi. Dès que je reconnus les immeubles et le paysage, je souris, laissant cette émotion calme s'insinuer en moi, se répandre dans mes os pour venir me chuchoter à l'oreille que j'étais à la maison. J'allai directement dans le quatrième arrondissement, j'entrai dans la poste et demandai le colis au nom indiqué. On me fit un commentaire sur le délai d'attente, mais je quittai déjà le bâtiment. J'ouvris la boîte en carton. *T'as intérêt à l'utiliser* ; unique note accompagnant un large album photo. Je me rendis compte que tous les clichés que j'avais pris cet été ne le rempliraient jamais entièrement. Je relevai les yeux sur son air amusé. « Abruti. » Il sourit en coin. Ce sourire à la fois moqueur et amoureux.

Puis, quelque chose de similaire à la peur vint me dévorer les intestins. Il me restait une seule étape. Une dernière étape avant que tout ne soit fini. Je poussai un soupir.

Accompagnée de ma valise et de mon carton, j'allai au cimetière. Je n'y avais jamais mis les pieds avant, je n'avais pas assisté à la mise en terre. Quelque chose picotait le bout de mes doigts. Je tremblais. Je me rendis compte que voir sa tombe rendrait tout plus réel que ça ne l'avait été jusqu'à maintenant, mais j'avançai quand même, passai devant une tombe après l'autre, jusqu'à trouver la sienne.

Je regardai les lettres incrustées dans le marbre blanc et les deux dates séparées d'un simple trait, séparée de bien trop peu d'années. Je laissai ma valise quelques pas

derrière moi et ignorai ma vue troublée. Je m'agenouillai devant la tombe de mon meilleur ami. Je songeai à faire un millier de chose qui aurait pu le troubler.

Puis, je souris amèrement. Je me penchai pour embrasser la pierre. « Merci, » murmurai-je. Je fermai les yeux, plus fort que je ne les avais jamais fermés. Et j'avais peur de les rouvrir. Parce que je savais que lorsque je le ferai, il ne serait plus jamais là à sourire.